

PERFORMANCE ART REVIEW

THREE WORKS FROM GUY DE COINTET

By COLIN GARDNER

If Franz Kafka wrote soap operas, or all playwrights were trained on Madison Avenue, the result would closely approximate the work of Guy de Cointet. The late French-born artist (he died in 1983) was a master of post-modernist performance, a practitioner of that particularly Gallic brand of Surreal theater that fuses elements of farce, the absurd, and structural linguistics.

Cointet draws from a variety of sources: the 19th-Century novel, television soaps, scientific journals, overheard conversations and advertising. This material is filtered through French post-structuralist philosophy, in particular the writings of critic/semiologist Roland Barthes. Barthes studied popular culture and institutions through its so-called codes, the signs and language that create a rational explanation for society's structure. He dismantled this structure by developing the idea that there was a completely arbitrary link between language and the concepts attached to it.

The implications of this approach became apparent Thursday night when the Museum of Contemporary Art re-created three of Cointet's pieces at the Temporary Contemporary (the performance will be repeated tonight at 8:30). The works seem to speak their own private language. Cointet's characters delight in the pleasure of the text for its own sake, speaking a code that they understand quite logically but that the audience must piece together from a series of arbitrary fragments.



ROB SCHUMACHER

Jane Zingale, left, and Sharon Barr appear in "Five Sisters."

We plunged into the deep end right from the start with Jane Zingale's spirited reading of Cointet's novel, "Espahor ledet ko Uluner!" The work is written in unintelligible phonetics, so that intrinsic "meaning" is divorced from sounds and words and replaced by intonation, gesture and body language. Just as Barthes celebrated the ideals of pure language without meaning (like reading Chinese characters without understanding Chinese), so we learn to accept the phonetic codes independent from any subject or concept.

With the audience well primed, Helen Mendez then performed "My Father's Diary," an account of the tragic events following the death of the subject's father. The latter has

left his daughter a precious book filled with texts, signs and diagrams, which she interprets while relating her adventures after the outbreak of war. The book (shaped like one of Robert Therrien's sculptures) is merely a collection of ciphers and codes, which Mendez "bends" to fit her own narrative.

With the play "Five Sisters," which followed, we were by now willing to ignore the codes of conventional narrative—plot, suspense, character—in favor of cultural and symbolic elements. Several years after the death of their parents, four sisters (or perhaps

five, Eileen and Rachel are both played by Jane Zingale) meet one Sunday afternoon at their old house in Tustin. Maria (Rikky George in drag) has just returned from Africa and has developed an aversion to California sun. Yvonne (Sharon Barr) is a painter with a predilection for the color red, while Dolly (Peggy Orr) is a busy executive with strong identity problems. Cast members cannot decide whether Eileen or Rachel is actually there, or whether they are in fact one or two people.

The plot is not very important. Character is subservient to the sisters' absorption with their own problems, and their constant switching of language codes and personality, dictated by the lighting changes of the set (effectively designed by Eric Orr and Stephen Bennett). The cast, ably directed by Gillian Gordon, is splendid, affecting just the right amount of overwrought mannerism to undermine any realistic narrative integrity.

While the work is very funny in its refashioning of cliché, it is ultimately quite subversive. If we are able to decipher the arbitrary nature of codes within a literary text, it is only a short step to apply that knowledge to other areas of communication, to politics, to media, even to this review. Reality becomes inseparable from the text. Read it with caution.

CHRONIQUE THEATRALE

Trois oeuvres de Guy de Cointet

Si Franz Kafka avait écrit des opéras "soft" ou bien si tous les auteurs dramatiques étaient formés à Madison Avenue, le résultat ressemblerait à l'oeuvre de Guy de Cointet. L'artiste français, disparu en 1983, était maître de la technique du théâtre post-moderniste, spécialiste du genre gaulois d'un théâtre surréaliste où se mêlent la farce, l'absurde et la construction linguistique.

en sémiologie

L'inspiration de Cointet vient de sources variées : le roman du 19^e siècle, des "soaps" de la télévision, les revues scientifiques, des bribes de conversation et la publicité. Ces éléments sont passés au filtre d'une philosophie post-structurale, notamment les oeuvres du critique/Roland Barthes. Celui-ci étudie la culture populaire et les institutions selon certains codes, les signes et le langage qui donnent l'explication rationnelle de la structure de la société. Il démolit cette structure en affirmant qu'il y avait un lien absolument arbitraire entre le langage et les concepts qu'on lui attribue.

Les conséquences de cette approche parurent évidentes jeudi soir quand le Musée d'Art contemporain monta trois des pièces de Cointet au "Temporary Contemporary" (la pièce sera répétée ce soir à 20 h 30). Les oeuvres semblent avoir leur propre langage, les personnages de Cointet apprécient le texte pour lui-même, ils perçoivent toute la logique de ce code alors que le public doit reconstituer le puzzle d'après des ~~fragments~~ fragments tout à fait arbitraires. Nous avons fait le plongeon dès le départ avec la lecture pleine de feu que donna Jane Zingale d'un extrait d'un roman de Cointet "Espahor ledet ko Uluner !". L'oeuvre est faite de sons inintelligibles de sorte que le sens n'a rien à voir avec les sons et les mots, il est remplacé par l'intonation, les gestes et le langage du corps.

Comme Barthes a célébré les idéaux d'un langage sans signification (comme si on lisait des caractères chinois sans comprendre le chinois), de même nous apprenons à accepter les codes phonétiques indépendamment de tout sujet ou concept.

Une fois le public conditionné, Helen Mendez joua alors "Le journal personnel de mon père", récit des événements tragiques qui suivirent la mort d'un père; Il avait laissé à sa fille un livre précieux rempli de textes, de signes et de graphiques qu'elle interprète pendant qu'elle raconte ses aventures à la déclaration de guerre. Le livre (qui a la forme d'une sculpture de Robert Therrien) n'est qu'une collection de chiffres et de codes, que Mendez interprète au gré de son propre récit.

Lorsqu'on en arrivait aux "Cinq Soeurs", nous étions assez mûrs pour nous passer des codes du récit conventionnel - sujet, ressorts, personnages - et nous référer aux éléments culturels et symboliques. Plusieurs années après la mort de leurs parents, quatre soeurs (peut-être cinq, les rôles d'Eileen et Rachel sont joués par Jane Zingale)

.../...

se retrouvent par un bel après-midi dans leur vieille maison de Tustin. Maria (jouée par Rikky George) rentre d'Afrique, elle a pris en horreur le soleil de Californie. Yvonne (Sharon Barr) est peintre, elle a une prédilection pour le rouge tandis que Dolly (Peggy Orr) est une femme d'affaires fort occupée qui a des problèmes d'identité. Les personnages n'arrivent pas à savoir si ~~Eileen~~ c'est Eileen ou Rachel qui est présente ni même s'il existe une ou deux personnes.

L'intrigue est mince. Ce qui est important, c'est la manière dont les soeurs sont impliquées dans leurs propres problèmes et les constants va-et-vient entre les codes de langage et de personne, imposés par les changements, d'éclairages (mis en scène par Eric Orr et Stephen Bennett). (jeux)

La mise en scène de Gillian Gordon est splendide, il y met juste ce qu'il faut de maniérisme exagéré pour saper tout réalisme dans le récit.

L'oeuvre est très drôle dans la mesure où elle refabrique des clichés, mais elle est surtout très subversive. Si nous arrivons à déchiffrer ce que les codes ont d'artificiel dans une oeuvre littéraire, il ne nous manque plus grand'chose pour appliquer ce savoir à d'autres champs de la communication, à la politique, aux media et même à la présente critique ! La réalité devient inséparable du texte. A lire avec précaution.